

24 images

24 iMAGES

Osaka, mon navet *Nô de Robert Lepage*

Robert Lévesque

Number 93-94, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24182ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lévesque, R. (1998). Review of [Osaka, mon navet / *Nô de Robert Lepage*]. *24 images*, (93-94), 88–89.

Tous droits réservés © 24 images, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

OSAKA, MON NAVET

PAR ROBERT LÉVESQUE

On le sait dorénavant grâce à la perspicacité de Robert Lepage, et il fallait attendre qu'un acteur qui joue *Hamlet* tout seul le devine dans son crâne: «ceux qui ont un projet seront toujours désavantagés». Cette maxime défaitiste est la «phrase d'auteur» qui sert de punch politique à *Nô*, une tartine immangeable qui tente de rescaper à l'écran une des *Sept branches de la rivière Ota* et qui cherche en vain à «s'actualiser» en faisant un clin d'œil au premier référendum québécois.

Le *wonder boy* du théâtre en progrès n'y va pas de main morte, et Lepage pense-t-il se mouiller ainsi dans les profondeurs? Encore un peu et il plongerait dans le cinéma didactique, ce futur petit Brecht. Attention! Et que les Falardeau se tassent dans leurs cabanes, car quand on réfléchit chez Lepage, on réfléchit!

Nô devait être, selon les dires de Lepage, un hommage au théâtre japonais et une

réflexion sur Octobre 70 et le Québec. *Nô* et no, quoi! Car d'Octobre 70 il file en finale sur le 20 mai 80 comme si de rien n'était. Pour le punch, pardi! Mais ce sera *no* comme dans *no way*. Lepage a voulu raisonner et voilà qu'il résonne... comme une cloche. L'hommage au *nô* est si succinct que l'on ne le voit pas passer, quant à la réflexion sur Octobre il faudra repasser.

Apolitique tendance perverse, Lepage ne se reconnaît plus en produisant cette pensée aussi philosophique que politique, et il a fait un bel effort mais, manque de pot, c'est une idée trop forte pour ses épaules de globe-trotter. Il ne fait que la placer au bout d'une histoire insipide de troupe québécoise jouant Feydeau à l'Expo d'Osaka en 1970, pendant qu'à Montréal cet octobre-là...

On comprend qu'il fallait qu'il trouve le moyen de clore ce film sur quelque chose. Au cinéma on ne peut pas masquer sous des huit heures d'affilée d'idées scéniques une

absence d'idée centrale et porteuse de sens... En passant du théâtre au cinéma, du *work in progress* au *work in time*, Lepage a perdu l'insouciance de sa théâtralité superficielle. Il lui fallait un début, un milieu et une fin, et il a eu tout faux!

L'historiette de *Nô*, au théâtre, était sans allure, il n'y avait aucun intérêt à suivre les simagrées de comédiens québécois jouant *La dame de chez Maxim's* à Osaka. Au cinéma, comme au théâtre, l'affaire demeure insupportable, à demi burlesque, à demi insignifiante, carrément niaiseuse. Et lorsque entrent en scène Walter et Patricia, le fonctionnaire canadien et son épouse, l'affaire dérape dans l'idiotie caricaturale la plus déconnectée. Le dialogue était (il est) nul, le jeu est toujours gros (et amplifié à l'écran), l'intérêt toujours absent, et la ligne de l'histoire introuvable.

Quoi de neuf sur Octobre? Michel, le chum de Sophie, la comédienne qui sert de personnage central, est à Montréal et s'est mis au terrorisme. C'est un écrivain qui, entraîné par des copains, passe en rechignant à l'action (en noir et blanc, bien sûr), mais sa bombe sautera dans son meublé car il l'a réglée sur son réveil donnant l'heure japonaise! Ils s'appelaient souvent, les tourtereaux éloignés par 14 heures de décalage... Des choses qui arrivent, se tromper d'heure quand on fabrique une bombe! Michel a eu le temps de sortir...

Quant à Sophie, la voilà enceinte! Elle qui prenait la pilule! Son amie japonaise (aveugle because Hiroshima...) l'emmène chez un médecin, lui conseille l'avortement, Sophie tergiverse (des gros plans terribles...). Lorsqu'elle rentre à Montréal (après avoir couché avec le fonctionnaire) et qu'elle arrive à l'appartement dévasté de Michel, des policiers la font monter dans une Pontiac banalisée, et nous, épouvantés par un plan rapproché de ses cuisses, on voit qu'elle saigne, ça dégouline en stries sur son collant..., ça va salir la Pontiac.

Le temps passe — je vous épargne les conneries non essentielles, à peu près tout le film — et soudain, modernité de l'écran dans l'écran, Bernard Derome annonce le résultat du référendum de mai 1980. Dix ans ont passé, ma foi! Sophie et Michel font du cocooning sous la Tiffany, ils zappent de Derome en CFCE, et là, scène capitale du brûlot, «la» phrase d'auteur: «ceux qui ont un projet seront toujours désavantagés».

Hanako (Marie Brassard) l'amie japonaise de Sophie (Anne-Marie Cadieux).





Sophie et François-Xavier (Éric Bernier) jouent Feydeau à Osaka.



Sophie (Anne-Marie Cadieux).

Puis Michel à Sophie: «Écoute, parlant *projet*, on pourrait aller plus loin, quelque chose de plus que la cohabitation tranquille». Elle réplique: «Tu veux dire un enfant!» Ironiste de haut niveau, Lepage fait ensuite dire à Sophie ce *second punch*, inattendu et colossal celui-là: «Si tu me le demandais, je te dirais oui à 50%...» Ils ont chacun leur phrase, ces deux-là...

Résumons *Nô*: une fille enceinte qui joue Feydeau au Japon en 1970 pendant que son chum fait la bombe à Montréal, aura un enfant en 1980, conçu le soir du référendum. Elle en avait perdu un durant un vol turbulent Osaka-Montréal...! Ce film est imbécile plus qu'insignifiant, c'est ce qui fait le bon navet, car la bêtise est très drôle lorsqu'elle s'ignore avec autant de désinvolture.

Que dire d'autre? Cinéma de papa au nombril vert, la goutte à l'âge du condom, agaçant à s'arracher les paupières du cervelet, il y a là misère intellectuelle, filmique et professionnelle... On voit bien qu'à Téléfilm Canada, ce n'est pas non plus celui qui a un

projet qui gagne mais celui qui a un nom bien *inerte* au beau milieu de sa réputation surfaite...

Misère intellectuelle. Un moment fort du film: la mise en parallèle de l'image de la bombe atomique sur Hiroshima avec, en un fondu enchaîné mémorable, l'explosion de la bombe de Michel en pleine Crise d'octobre à Montréal, PQ.

Misère filmique, malgré Pierre Mignot à la caméra. Cette histoire ne contient rien qui vaille, comment en faire ressortir des secrets, des beautés, des mystères... Le scénario est un fatras et ce n'est pas que j'en voulais encore, mais il semble qu'il manque des scènes...

Misère professionnelle. Lepage rate *la* scène où une situation réelle se transforme en situation de théâtre avec éclairage artificiel et applaudissements. Souvenez-vous, dans *Le charme discret de la bourgeoisie*, le poulet en carton de Delphine Seyrig. C'était *la* scène à effet qu'on aurait pu tirer de cette histoire, le rapport théâtre-cinéma aurait alors été un peu fouillé sinon

illustré, mais Lepage n'a rien su y faire. Affligeant.

Film local, petit, agaçant, des comédiens de talent y laissent leur peau. Longtemps Anne-Marie Cadieux (Sophie) devra se coucher de bonne heure si elle veut faire oublier ce qu'elle y a fait, un jeu grossier, je dirais plutôt laid, plus inexistant qu'inégal, où l'on est forcé de la supporter en idiotie malgré elle, une espèce de pétasse sans qualité, mal et trop maquillée, qui se casse la gueule à chaque gros plan, la plupart du temps décalée de la situation dans laquelle elle devait réagir, et qui en sort amochée gravement.

Alexis Martin (Michel) est un poseur de bombes ayant l'autorité d'un facteur chez Tati. Marie Gignac (l'épouse du fonctionnaire) est un irritant constant: jouer faussement un personnage faux, comment comprendre... Pour Walter le fonctionnaire, sur les planches et à l'écran, on a eu droit à Richard Fréchette, c'est tout dire, enfin je parle pour les connaisseurs...

Nô étant une catastrophe sans doute fatale, Robert Lepage s'il entend persister une quatrième fois au cinéma, aura avantage à piger un sujet ailleurs que dans sa bimbeloterie théâtrale d'inculte. ■

NÔ

Québec 1998. Ré.: Robert Lepage. Sc.: Lepage et André Morency d'après *Les sept branches de la rivière Ota*. Ph.: Pierre Mignot. Dir. art.: Monique Dion. Mont.: Aube Foglia. Int.: Anne-Marie Cadieux, Marie Brassard, Marie Gignac, Richard Fréchette, Alexis Martin. Prod.: In Extremis Images. Dist.: Alliance.